

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

*La Littérature au Canada en 1890*, PAR F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre.

Ce volume est maintenant en vente aux bureaux de la FAMILLE; broché 50 centins; relié 60 centins.

Hâtez-vous car nous n'avons imprimé que 720 exemplaires. Si les Canadiens encouragent cette publication, elle se poursuivra et avant longtemps on aura toute une galerie de la littérature canadienne.

Dès lors il deviendra facile de se renseigner sur les écrivains du pays.

Épargnons un peu sur le tabac, sur la bière, et encourageons les œuvres utiles.

Un prêtre nous écrivait, le 22 février dernier :

“Veuillez accepter mes sincères félicitations pour votre nouveau livre. Outre sa grande utilité, il est intéressant au plus haut point; j'en ai lu plus de la moitié, d'un seul trait; je ne pouvais me résoudre à m'arrêter. J'espère que ce volume aura des *petits frères*.”

Notre ancien professeur de rhétorique, au collège de Montréal, le Rév. P. Rousseau, nous dit entre autres choses :

“Votre travail est très intéressant, d'une valeur réelle sous le rapport du fond et sous celui de l'exécution qui est de fort bon goût. Je vous en remercie et bien des amateurs vous en remercieront avec

moi, car vous aurez là une série qui sera de plus en plus appréciée d'année en année."

On dira peut-être :

" Mais les journaux ne parlent pas de votre livre."

Il y a bien des bonnes choses dont les journaux ne parlent pas.

Du reste, on ne lance pas un livre en temps d'élection, ce serait de la fausse politique, or il y en a déjà assez de mauvaise.

F. A. B.

---

### Ce que sont trop souvent les mères pour leurs filles

Mlle de Fenouilly était une petite fille rieuse et étourdie, très-gâtée par sa mère, pour laquelle les caprices les plus bizarres de l'enfant étaient des ordres. On l'avait rendue délicate par des soins excessifs, et sa délicatesse avait ensuite rendu les soins excessifs nécessaires.

Mme de Fenouilly était chrétienne et catholique, mais le diable n'y perdait rien, car elle adorait sa fille. Elle considérait comme un devoir de premier ordre pour elle-même et pour quiconque était sur la terre, de faire les volontés de celle qu'elle appelait *son ange*.

A quinze ans, cet ange n'était pas éloigné de se croire une déesse et se comportait en conséquence.

C'était avec des grâces charmantes et des sourires ravissants que Mlle Olga de Fenouilly témoignait ses petites exigences : ces exigences étaient si niaises qu'on aurait pu les croire inoffensives. Mais avec le temps, et dans certaines circonstances, ces tyranniques niaiseries pouvaient devenir véritablement cruelles et désastreuses.

Mme de Fenouilly était de ces chrétiennes nulles et lâches dans lesquelles il n'y a plus place l'esprit de Dieu, et qui croient fermement et niaisement à leur perfection parce qu'elles sont exemptes des fautes grossières dont le monde se scandaliserait, et qu'elles accomplissent les actes extérieurs

d'une religion commode et facile. Allant à confesse sincèrement, pour obtenir le pardon de leurs petits péchés ; à la messe, pour remplir un devoir et montrer leur toilette, et communiant une fois l'an, pour l'exemple. De plus le culte qu'elle avait pour sa fille la remplissait de cette douce persuasion qu'elle était la meilleure des mères, et que cette qualité la dispensait de tout le reste. Car enfin, pensait-elle, on n'est pas la meilleure des mères sans posséder de grandes vertus ?

Mme de Fenouilly, adorant sa fille, se croyait dispensée d'adorer autre chose.

Quant à Mlle Olga, se voyant adorée, elle se croyait adorable. Là se réduisaient toutes les pensées qu'elle avait sur elle-même.

JEAN LANDER.

---

## TRISTESSE

(Pour La Famille)

---

O vous que le bonheur favorise sans cesse,  
Vous tous que la fortune à choisit pour enfants,  
Vous dont le sort heureux éloigne la tristesse,  
Écoutez mes accents.

Détournez vos regards de vos fêtes splendides,  
Et sur mon abandon laissez tomber vos yeux.  
Lorsque pour vous les jours s'écoulent si rapides,  
Moi, je suis malheureux.

Pourtant je ne viens pas, esclave de l'envie,  
Juger ici vos jeux, censurer vos plaisirs.  
Oh non ! puisque la joie éclaire votre vie,  
Charmez y vos loisirs.

Mais moi, je viens ici, pour pleurer sans contrainte,  
Sûr que vous prêterez l'oreille à ma douleur.  
Le malheur m'enlaçant dans une horrible étreinte  
A su briser mon cœur.

Comme vous j'ai connu les beaux jours d'allégresse,  
Et je vivais heureux, sans soucis, sans regrets ;  
J'avais toujours en mains la coupe de l'ivresse,  
J'y buvais à longs traits.

Mais un jour le malheur vint frapper à ma porte,  
Quand j'étais endormi dans les bras du destin ;  
Lorsque je m'éveillai, je vis ma mère morte,  
Et j'étais orphelin.

Puissiez-vous ignorer quelle douleur amère  
Vient déposer en nous l'impitoyable mort,  
Quand dans ses serres d'aigle elle enlève une mère  
Appui de notre sort.

HECTOR D'HAUGRY.

Montréal, février 1891

---

## SOUVENIR D'EXIL

(Pour La Famille)

---

Le gouvernement de Londres avait enfin accédé à nos justes demandes : les exilés de 37 allaient bientôt revenir dans leur cher Canada. La joie était générale : dans huit jours on reprendrait le chemin de la Patrie !! Mais pendant que de toutes les bouches partent des cris de joie et de remerciement au Dieu des chrétiens sur ce sol protestant des Bermudes, un malheureux va bientôt mourir. Etendu sur un des pauvres lits que possède l'hôpital de Sidney qu'il habite depuis quelque temps, l'infortuné est livré aux plus terribles angoisses. Son visage

pâle et amaigri par la misère et les souffrances de sept longues années d'exil n'a cependant rien perdu de sa noblesse et de sa fierté. Sa large poitrine décharnée qu'une respiration fatiguée soulève difficilement cache un grand cœur qui malgré sa faiblesse bat encore bien fort. "On est si plein de vie à 40 ans."

Agenouillé près de lui un ami est là qui prie et verse d'abondantes larmes : il veut recevoir les dernières recommandation, le dernier soupir de son frère. Né sous le même ciel, compagnon d'enfance et d'armes du moribond, jadis riche et heureux comme lui mais aujourd'hui pauvre et malheureux sur une plage étrangère, il lui a toujours porté un amour fraternel. Depuis sept longues années une même espérance agitait leur cœur : celle de revoir bientôt leur pays, leur beau Canada. Que de nuits ils avaient passées ensemble auprès de lâtre, après les pénibles travaux du jour, à parler de leur famille, de leur pays, de leur bonheur passé et de leur malheur présent. Oh ! que de soupirs, que de gémissements l'exil fait pousser.....

Cependant Dieu qui se plaît à éprouver ses vrais enfants réservait à notre exilé malade des maux bien plus grands encore : celui de mourir sur cette terre étrangère au moment de jouir de sa douce liberté. Le malheureux l'avait bien compris, mais pas une plainte n'était sortie de sa bouche. "Dieu, s'écria-t-il, dans l'excès de ses douleurs, aidez-moi à mourir, et puisque je n'ai pas mérité de rendre le dernier soupir à l'ombre de mon foyer, donnez-moi du moins un moment de repos pour dire un dernier adieu à mon ami."

Sa demande était juste, le ciel l'écouta. Le malade se sentit moins faible, sa respiration devint plus facile, et ne se sentant plus d'aise, il appela près de lui son frère : "Mon frère, lui dit-il, je vais mourir, mais sèche tes pleurs, ils me font souffrir.

"Ne plains pas mon sort, je suis plus heureux que toi : j'ai péché contre mon pays en prenant les armes et Dieu me fait grâce en me donnant d'expier ma faute sur cette terre d'exil, je lui fais volontiers sacrifice de ma vie.

"Pour toi, ô mon fidèle ami, quand tu auras retraversé les

mers, quand tu seras dans notre cher Canada au milieu de ta nombreuse famille, ne m'oublie pas j'ai besoin de prières.

“Rends-toi souvent pendant le beau mois de mai que nous allons bientôt commencer, rends-toi à l'autel de Marie et là, après avoir remercié cette bonne mère de ton heureux retour, dis un *De Profundis* pour ton frère ; puis le soir, dans tes belles promenades sur le bord du grand St-Laurent où j'aimais tant à courir, au son de l'*Angelus*, agenouille-toi et récite un *Ave* pour moi.....

“Tu iras apprendre mon triste sort à mon vieux père, à mon épouse et à mes enfants ; demande-leur pardon des maux que j'ai pu leur faire souffrir, à mon père surtout ; oh ! si je l'avais écouté mon père, je serais encore près de lui... que j'aimerais à avoir une dernière bénédiction de sa main... N'oublie pas mon épouse, ma tendre épouse, elle qui prenait tant de soin de ma vie, si elle savait ce que je souffre aujourd'hui...

Tu embrasseras bien pour moi tous mes petits enfants ! Oh ! pauvres petits orphelins que vont-ils devenir !! que j'aimerais à les voir à mes côtés : c'est si doux de mourir entouré de ses enfants... Mon pauvre petit Albert, lui que je n'ai presque pas connu que j'aimerais à l'embrasser ; lui qui à mon départ souriait innocemment entre les bras de sa mère en pleurs et s'amusait, à saisir en gazouillant les larmes qui coulaient sur ses joues. Oh ! oui, que j'aimerais à le voir maintenant ; mais hélas !... je me sens mourir..., adieu, mon ami, adieu... Quand mon cœur aura cessé de battre, quand mon sang sera glacé dans mes veines tu reconduiras mon corps à la tombe : c'est le dernier service que tu vas rendre à ton frère.

“Tu creuseras ma fosse tout près de celle où repose celui que nous pleurons et tu me tourneras la tête vers mon cher Canada... O Canada, je t'ai trop aimé, je veux toujours te regarder même après ma mort ! O Patrie bien-aimée, heureux qui peut passer sa vie à te servir fidèlement et rendre entre tes bras le dernier soupir !!! Adieu, mon ami, adieu...” La parole expire sur ses lèvres.

Épuisé de fatigue et miné par la douleur e malheureux

s'affaisse sur son lit ; sous ses membres se raidissent, sa figure prend une pâleur mortelle et le lugubre sourire de la mort court sur ses lèvres.

Un instant son frère le croit mort, il s'approche plus près de lui, lui met la main sur le cœur... il bat encore... " Mon frère souffres-tu beaucoup ? veux-tu me quitter ? ? " Nulle réponse ; des mots incohérents, des sons vagues, des phrases incomplètes et comme adressées à des êtres invisibles sortent encore de sa bouche mais c'est tout. Par intervalles sa voix reprend de la force et alors il invoque la Sainte Vierge, cette bonne mère des affligés. Il avait toujours aimé à répété ce doux nom, mais jamais il ne l'avait répété avec autant de chaleur : on voit Marie de si près sur son lit de mort.

Le nom du Canada s'échappait aussi souvent de ses lèvres et surtout de son cœur. Dès sa plus tendre enfance, l'exilé avait entendu répéter bien souvent ce nom dans ses leçons, dans sa vie de famille, lui-même aussi sur les champs ensanglantés de 37 avait tout bravé en entendant ce mot magique, ce grand mot qui réveille tant de souvenirs.

O Canada ! pays béni de Dieu, fils de la vieille France, Canada témoin des plus vaillants exploits et arrosé du sang de tant de missionnaires et de grands héros !! Canada des Cartier et des Montcalm !!! Canada qui n'aurait dû appartenir qu'à la France !!!! oh ! oui, à ses derniers moments le malheureux exilé répétait souvent ce nom mille fois béni.

Mais l'heure de la séparation était venue. Le moribond depuis quelques instants tranquille et calme, les yeux fermés comme dans un profond sommeil, se ranime tout à coup, ouvre les yeux, se soulève sur sa couche, étend ses deux bras décharnés vers le ciel et jetant un grand soupir, s'écrie : Jésus, Marie, Joseph.

Après cet élan, cet essor de l'âme chrétienne, le corps du malheureux, usé par la maladie et la douleur, reste inanimé sur sa couche. L'exilé n'était plus.

V. L. SÉGUIN.

Montréal.



### L'avocat et l'enfant de chœur

Ces deux personnages se trouvaient à voyager ensemble dans le même compartiment d'une voiture publique ; on vint à passer devant une église, et l'enfant, ôtant sa casquette, fit le signe de la croix.

L'avocat lui dit : “ Sans doute, mon ami, tu es un enfant de chœur ? ”

L'enfant répondit : “ Oui monsieur, et je me prépare à la communion. ”

— Que t'enseigne ton curé ?

— En ce moment, il nous explique les mystères.

— Dis-moi un peu quels sont ces mystères ?

J'ai oublié tout cela, ce qui t'arrivera aussi à toi-même dans quelques années d'ici.

— Non, monsieur, je n'oublierai jamais les mystères de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption.

— Qu'est-ce que la Trinité ?

— C'est un seul Dieu en trois personnes.

— Comprends-tu cela, mon petit ami ?

— En fait de mystère, il y a trois choses : savoir, croire et comprendre. Je sais et je crois ; mais je ne comprends pas, ce n'est qu'au ciel que l'on comprendra.

— Ce ne sont que des contes que tu me dis-là : pour moi, je ne crois que ce que je comprends.

— Eh bien ! Monsieur, puisque vous ne croyez que ce que vous comprenez, dites-moi pourquoi votre doigt remue, quand vous le voulez ?

— Il remue parce que ma volonté imprime un mouvement au nerf qui correspond au doigt.

— Mais comment ce fait-il que votre volonté agisse sur ce nerf ?

— Cela se fait... cela se fait...

Mais comprenez-vous comment cela se fait ?

— Eh ! oui, je comprend.

— Eh bien ! puisque vous le comprenez, dites-moi pourquoi, en le voulant, vous pouvez remuer votre doigt et non votre oreille ?

L'avocat, à bout d'argument, balbutia : “ Laisse moi tranquille, mon petit ami, tu es trop jeune pour me donner une leçon. ”

## EN EUROPE : PAR CI PAR LÀ

### DE NEW-YORK AU HAVRE (Suite)

A 10 heures nous apercevons les îles Scilly, à midi les côtes de Plymouth en Angleterre. Nous entrons dans la Manche. Nous serons au Havre demain avant midi, ce qui nous fera une traversée de neuf jours pleins. Pour cette saison de l'année, nous n'avons pas à nous plaindre. La mer a été houleuse et voilà tout ; pas de grands vents, pas de bourrasques soudaines, pas de tempêtes méchantes.

Je vous écris à 2 heures de l'après midi. Nous sommes ici quatre heures en avant de vous autres à St-Lin. En ce moment, me dis-je, la grand'messe commence, on chante *l'Asperges*. Que le bon Dieu bénisse cette bonne population, qui se presse dans son église. Y en a-t-il là, qui prient pour moi ?

Huit heures P. M. L'évangile de ce dimanche parle des noces de Cana. Nous venons d'y assister. Ce soir avait lieu le dîner du Capitaine, quelque chose de rococo, pour parler l'argot parisien. Le tout s'est terminé en prenant un verre de champagne à la santé du dit capitaine, tous les convives ayant sur la tête un bonnet de papier : une vraie folie !

\*  
\* \*  
Nil canitur suavius,  
Nil auditur jucundius,  
Nil cogitatur dulcius,  
Quam Jesus Dei filius.

Que ces strophes de la fête d'aujourd'hui sont belles : " on ne peut rien chanter de plus suave, rien entendre de plus doux que le nom de Jésus, fils de Dieu."

*Lundi, 20 janvier.* — Voyez-vous ces hautes falaises rougeâtres coupées à pic, battues par la vague qui arrive longue de l'infini, couronnées d'arbres, c'est la côte de France. Par derrière ces promontoires s'ouvre large l'embouchure de la Seine, s'étend sur une rive plate la ville du Havre. A 9 heures a. m. nous y serons.

France, doux pays de nos pères,  
Comme ton nom est radieux !  
Sur les nations étrangères  
Tu verses l'éclat de tes feux,  
Tu parles, l'Europe tremblante  
Au seul bruit de ta grande voix,  
Se tait, muette d'épouvante,  
En voyant palir tous ses rois.

Ainsi chantait Crémazie le premier janvier 1860. Depuis les choses ont bien changé, les crêpes de deuil sont venus voiler les rayons de la gloire, et ils conviennent mieux aux circonstances actuelles ces vers de Routhier :

O maître souverain de notre destinée ;  
Daigne sur l'univers répandre les bienfaits.  
Souviens-toi de l'Église et de sa fille aînée,  
Et donne à toute deux le triomphe et la paix.

## CHAPITRE V

### DU HAVRE A PARIS

*Lundi, 20 janvier.*— A 9 heures notre vaisseau longeait lentement les hautes falaises du Havre, et entra majestueusement dans ce port, si propre, si rangé, où l'on admire l'ordre et la régularité françaises.

J'aurais bien aimé passer quelques heures ici, pour visiter cette ville florissante, où se concentre le quart du commerce d'importations et d'exportations pour toute la France ces quais si animés où sont accostés nombre de paquebots transatlantiques, pleins de vie et de mouvement ; mais je me ferais un reproche de perdre un temps si précieux, en allant, je remets toutes ces visites pour le retour. Alors je prendrai une journée pour voir la cathédrale de Rouen, et l'église de St-Ouen. Aujourd'hui, passons tout droit, ainsi le veut le devoir.

J'étais pour prendre la deuxième classe, ce qui équivaut à la première au Canada ; mais Mgr. Labelle ayant acheté à Montréal un billet de première, je dus payer sept francs de plus pour me procurer le plaisir de faire route avec lui. Dans notre compartiment nous avons un Danois et une Danoise très-convenables, un Américain et une jeune veuve de Duluth de vingt-

cinq ans, qui s'en va à Rome avec un bébé de quinze-mois. Nous sommes réellement très-confortablement établis.

Ce qui frappe en arrivant au Havre, c'est l'aspect des maisons hautes, avec contre-vents, bâties à pic, ressemblant fort aux vieilles maisons de Québec ; il y a un air de parenté à ne pas s'y méprendre.

La salade, les choux, les légumes sont en pleine croissance dans les jardins : c'est un peu en avance sur Montréal ! Le climat du Havre est plus doux que celui de Paris, à raison du voisinage de la mer. Les arbres, avec leurs branches coupées jusqu'à la tête, ou même avec leur tête entièrement émondée, afin de faire des fagots, donnent un aspect singulier et gredin à la campagne. Nous ne voyons nulle part ces belles têtes arrondies de nos érables et de nos ormes.

Les chars ne portent pas ainsi doux que nos chars d'ortoirs du Canada. De là ces hiéroglyphes.

Nous traversons ça et là des routes qui sont d'une beauté et d'une propreté incomparables.

Le chemin de fer est bordé, non d'une cloture en bois, mais d'une haie vive, soigneusement entretenue.

Nous passons d'abord à travers *Harfleur*, autrefois célèbre, principal port de Normandie, aujourd'hui grandement déchu, parceque les attérissements de la Seine ont desséché son port ;

*Yvetot*, qui appartenait dans l'ancien temps à un petit seigneur, qui se fit donner le titre de roi. Quand j'étais au collège, j'appris des vers de Béranger, qui me reviennent à la mémoire ;

Il était un roi d'Yvetot  
Peu connu dans l'histoire ;  
Se levant tard, se couchant tôt  
Dorment bien et sans gloire,  
Et couronné par Janneton,  
D'un simple bonnet de coton.

S'il avait au moins mon bonnet de soie noire et rouge !

Le fertile pays de *Caux*, avec ses chaumières couvertes en tuile et en verdure ;

*Barentin* et *Malaunay*; les champs, joliment accidentés sont sans clôture de bois ou de pierre.

Le pays est parfaitement cultivé, petits étangs, petits champs, petits bois, petits coteaux, petits vallons, il y a rien de nos vastitudes de l'Amérique, mais tout est coquet. Les ruisseaux sont endigués avec soin. L'Achigan serait ici une grosse rivière.

Je puis dire avec la chanson, "J'ai vu ma Normandie," la patrie de la moitié de nos ancêtres, d'où nous vient ce sang aventureux, cet esprit subtil et pointilleux, qui nous distinguent.

A 1½ heure : Rouen. Au retour, si je passe ici, la visite de cette ville intéressante, la patrie de Guillaume le Conquérant, où fut jugée et brûlée Jeanne d'Arc. Nous avons diné, et, comme de raison, bu un bon verre de cidre de Normandie.

La vallée de la Seine est enchanteresse, par ses points de vue, et sa culture si propre. Est-il possible d'être fleuve si célèbre et de rouler si peu d'eau ! La Gatineau, la Lièvre feraient honte à la Seine.

Tenez, voici que passe sur la route au trot, une charrette, juste comme nos petites charrettes, qui viennent bien de France tout droit.

Après avoir traversé nombre de places : St-Etienne, Gaillon Vermon, nous arrivons à une coquette petite ville, appelée *Mantes la jolie*. C'est auprès de cette ville que Guillaume le Conquérant tomba de cheval et se fit la blessure dont il mourut.

*Poissy*, ici naquit Saint Louis ; et il fut toujours glorieux de s'appeler Louis de Poissy, en souvenir de son baptême.

Dans dix minutes nous serons à Paris ; Mgr Labelle a l'invitation de descendre à quelque grand hôtel, pour soutenir la dignité de sa mission. Je serai plus modeste. Je me rendrai tout droit à la *Cité du Retiro*, près de la Madeleine, où j'ai pensionné près de quatre mois il y a cinq ans, et où j'ai été très bien, trouvant surtout le calme au milieu des agitations d'une grande ville.

J. B. PROULX, Ptre.

# LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

## CHAPITRE CINQUIÈME ( Suite ).

—:0:—

Si l'n'y avait que le plaisir de partir, répondit doucement la Sœur je ne crois pas qu'aucune de nous voulût quitter cette chère maison et toutes nos sœurs. Mais si Dieu nous voulait ailleurs, et pour sauver des âmes, qu'importe après tout que nous soyons ici où là pourvu que s'accomplisse l'œuvre de celui qui nous envoie.

La novice, sœur Marie de Ste-Cécile, allait répondre, mais une exclamation générale lui imposa silence et tous les yeux se fixèrent sur la mère supérieure qui apparemment avait encore d'autres nouvelles.

En effet, la mère leur annonça qu'une nouvelle postulante, qu'on attendait depuis quelques jours devait arriver ce soir là même. O h mais voilà qui est dilicieux ! s'écria Sr Marie St-Agnès. Quel âge a-t-elle ? A quel heure doit-elle arriver ? Quel sera son nom ? Va-t-elle persévérer ? Autant de questions que posèrent presque simultanément les plus jeunes et les plus avides de nouvelles si bien que la supérieure n'avait pas le temps de répondre. A la fin l'assistante frappa dans ces mains, le silence se rétablit et la mère reprit en riant.

Comment voulez-vous que je vous réponde ainsi à toutes à la fois ? Allons que voulez-vous savoir d'abord.

Quand elle doit arriver, chère mère, répondit Sr Marie St-Agnès. Je vous l'ai déjà dit, poursuit la mère, elle arrivera dans la soirée, Vient-elle seulement faire une retraite de décision, ou si elle entre définitivement, demanda gravement une novice, occupée à tricoter un bas aussi activement que si sa vie eût du en dépendre ce soir même ?

A cela je ne puis répondre positivement, dit la supérieure. Tout ce que je sais, c'est qu'elle désire persévérer. Nous ne pouvons pas être sûre même d'une novice jusqu'à ce qu'elle soit sous le drap mortuaire de la profession (1) à plus forte raison ne puis-je me prononcer au sujet d'une postulante que je n'ai jamais vue.

Mais si elle ne prend pas bientôt l'habit, aurai-je à l'attendre, chère mère, demanda une postulante, qui, dans la maison déjà depuis deux mois ne se souciait guère d'attendre plus longtemps pour la cérémonie de sa prise d'habit ?

Si vous aurez à l'attendre reprit d'un ton malin l'assistante qui était en même temps la maîtresse des novices. Allons ! laissez-moi

(1) A la profession des Sœur du Bon Pasteur, on étend sur les aspirantes prosternées le drap mortuaire et on chante le " Libera ". Note du traducteur.

voir—peut-être que dans deux ou trois mois que va requérir la probation de la nouvelle venue. vous aussi vous serez prête.

La pauvre postulante allait faire un appel chaleureux auprès de la mère quand une sœur tourière interrompit la conversation par un message qu'elle apportait à la supérieure.

C'est sans doute la nouvelle postulante, observa Sr Marie de Ste-Cécile pendant le court intervalle où la supérieure à voix basse, s'entretenait avec la messagère. Au moins j'espère qu'elle sait chanter.

Si elle peut seulement aimer le bon Dieu et nos chères enfants, pour ma part je serais pleinement satisfaite, reprit Sr Marie de Ste-Agnès. Mais allez-vous partir, chère mère, ajouta-t-elle en voyant la supérieure se lever ?

Oui, mais ce n'est pas pour la nouvelle pestulante, reprit cette dernière. Dites-moi, vous rappelez-vous Thaïs ?

Oh, certainement ; mais Thaïs ne va pas revenir, j'espère, s'écria vivement Sœur Marie de Ste Agnès, elle qui est mariée depuis longtemps et que je croyais en sûreté pour toujours.

Je ne dis pas qu'elle revient, dit en riant la mère, en voyant l'anxiété peinte sur la figure de la jeune sœur ; Mais il paraît qu'elle nous amène une autre enfant et je crains qu'il n'y ait plus de place.

C'est vrai, répondit tristement la sœur ; mais n'importe, chère mère, ne la renvoyez pas, pour cette fois encore je crois que je pourrai arranger les choses.

La Supérieure parut soulagée. Tant de fois, dans l'impossibilité de leur trouver une place, même sur les planchers encombrés des dortoirs, il lui avait fallu renvoyer ces pauvres enfants du crime et du repentir, que son visage rayonna en entendant la réponse de la jeune sœur. Elle envoya une sœur avertir la première maitresse des enfants d'aller au devant de la survenante, puis se dirigea elle-même à pas lents vers la maison en continuant de s'entretenir à voix basse avec Sœur Maire de Ste Agnès qui l'accompagna jusqu'à la porte.

Quelle est cette Thaïs, demanda Sr Marie de Cécile quand Ste-Agnès fut revenue à sa place. Je ne l'ai jamais vue, au moins je ne me rappelle pas ce nom.

Ah non ! elle nous a quittées longtemps avant votre arrivée au couvent, reprit sa compagne ; elle ne resta que six mois dans la maison après que j'eus pris le saint habit, mais c'était une si bonne enfant.

Qui ? Thaïs ?... interrompit une vieille religieuse en entendant ces dernières paroles. Dites-vous que Thaïs était une bonne enfant ?

Oui, et n'est-ce pas vrai, demanda l'autre vivement ?

A la fin, oui, reprit en souriant la vieille sœur ; mais non pas au commencement. C'était alors la plus insupportable enfant que nous ayons jamais eue dans la maison.

N'importe, elle était bonne comme du bon pain, quand elle nous a quittées et de plus enfant de Marie, reprit la jeune sœur, comme

pour se consoler de l'insubordination antérieure de sa protégée.

Certainement, continua la première, et quand je parlais tout à l'heure de sa méchanceté, en même temps je me disais que c'était bien là un exemple frappant de ce que peut la grâce de Dieu quand une fois elle a pénétré dans le cœur et l'entendement de ces pauvres ignorantes et malheureuses enfants.

Mais dites-nous donc son histoire, Sr. Marie de St. Bruno, demanda la novice d'une voix suppliante. J'aime tant à entendre ces récits merveilleux touchant les anciennes enfants qui étaient ici au commencement de la fondation.

Oh oui ! s'il vous plaît, racontez-nous cela, demanda à son tour Sr. Marie de Ste. Agnès, il est si délicieux d'entendre parler de nos chères enfants.

Toujours délicieux, reprit la vieille sœur en jetant par dessus ses lunettes un regard malin sur l'enfantine figure de la jeune sœur levée anxieusement sur elle. Chère sœur, ce mot vous est si familier que je m'étonnerais si vous trouvez dans votre emploi quelque chose qui ne fut pas tout à fait délicieux.

Oui certes répondit gravement Sr Marie de Ste Agnès, car ce n'est pas du tout délicieux quand les enfants quittent et qu'il faut les revêtir de leurs habits séculiers, non ce n'est pas délicieux de penser aux risques qu'elles vont courir dans le monde. Mais à part cela tout est délicieux, surtout de les voir mourir comme cette chère petite Hélére par exemple ou cette bonne vieille Perpetue ; on sent qu'elles partent pour le ciel et qu'elles sont en sûreté pour toujours.

Ah, vous les envoyez vite au ciel vos enfants malades reprit Sr. M. de St Bruno avec un sourire. Voici maintenant Gabrielle et Mélanie ; je doute qu'elles vivent encore une semaine.

Mais parlez nous de Thaïs, interrompit la novice, je brûle de connaître son histoire et vous nous avez promis de nous la raconter. Vint elle ici d'elle-même, dites-nous, où si quelqu'un se chargea de l'amener.

Pauvre fille, reprit St Bruno, je crois qu'elle s'égara bien jeune. Etant naturellement fière et emportée, elle fut bientôt, elle le dit elle-même, aussi dépravée que beaucoup de filles de trois fois son âge. Un dimanche soir elle entra par hasard dans une chapelle protestante, chose qu'elle savait bien être pour le moins déplacée puisqu'elle avait été baptisée et élevée par ses parents dans la religion catholique. Cette chapelle était desservie par un ministre anglican de la High "Church" comme on dit aujourd'hui, et l'office par conséquent ressemblait un peu à nos vêpres. La musique était ravissante. La pauvre fille se rappela ces jours heureux où, innocente enfant, d'un pas léger, elle suivait aux vêpres, sa mère, à la rue des Artisans. Dieu d'ailleurs voulut se servir de cette circonstance pour l'appeler au repentir. L'office venait à peine de commencer que déjà elle sanglottait à se rompre la poitrine et quand les chant furent terminés elle refusa positivement de sortir, si bien que ses



compagnes de désordre avec qui elle était venue furent obligées de partir sans elle.

Mais qu'arriva-t-il, demanda la novice ? Elle ne pouvait pas passer la nuit là, sans doute.

Certes non. Quand le sacristain vint pour fermer l'Eglise il la trouva pleurant encore si amèrement qu'elle ne semblait s'apercevoir de rien. Il appela le ministre qui se hâta de venir. C'était sans doute une bonne âme que ce ministre, ajouta Sr. Marie de St Bruno après une légère pause, car s'apercevant par les paroles de cette fille qu'elle devait être catholique, il ne se contenta pas de la diriger vers notre maison, mais il vint lui-même parler à notre mère à son sujet, j'étais alors avide de nouvelles comme aujourd'hui Sr Marie de Ste-Agnès, de plus j'étais chargée du linge des enfants, ainsi je me rappelle toutes les circonstances de cette affaire. De fait je n'oublierai jamais la singulière impression qu'elle produisit sur moi, car alors je n'étais pas accoutumée comme maintenant à toutes les excentricités de nos enfants. Hé bien ! le croiriez-vous ? Malgré toutes les démonstrations de la veille, la première chose qu'elle fit lorsque je vins pour lui changer ses habits fut de pousser un éclat de rire et de lancer au feu un joli bonnet que je venais de lui donner. Ce n'était là d'ailleurs que le commencement de ses tours de force. Elle fut bientôt l'enfant la plus indisciplinée de la maison, inclinée sans cesse à mal faire et toujours prête à entraîner les autres dans ses mauvais exemples. Je me souviens qu'un jour, elle s'arracha les cheveux par poignées dans un accès de colère et les plaça en manière de couronne sur la tête de la statue de Notre-Dame et quand elle vit que nous la laissions faire, elle les prit et les avala devant nous pour nous effrayer.

Elle les avala ! Comment ! Elle avala ses propres cheveux ! Vous n'êtes pas sérieuse, s'écria la novice au comble de la surprise.

Oui, je suis très sérieuse ; elle les avala et sous mes yeux, car autrement je ne l'aurais pas cru. Un autre jour qu'on l'avait reprise publiquement elle nous tua par malice un charmant serin dont les joyeuses chansons égayaient un peu les pauvres enfants de l'infirmierie, puis l'apporta bravement à Sr Marie de St-Anselme en disant : Voilà qui me venge de vos remontrances d'hier.

Quelle extraordinaire enfant, s'écria encore la novice. A coup sûr, elle n'a jamais en sa semblable dans la maison.

Elle n'avait pas été deux mois ici, qu'à bout de moyens nous fûmes obligées de la renvoyer. Elle nous revint quelques semaines après et notre mère consentit à la reprendre. Pendant longtemps encore, elle fut une cause de trouble dans la maison, pourtant avec le temps elle finit par se calmer si bien qu'à la fin elle était pour les autres un véritable modèle. Elle demeura encore trois ou quatre ans dans la classe des Pénitentes. Nous la plaçâmes alors comme blanchisseuse dans une maison et au bout de quelques mois elle épousait un respectable ouvrier. Depuis elle s'est toujours bien conduite et elle est maintenant l'heureuse mère de trois charmants petits enfants.